L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 9 DECEMBRE.

LA FIN DU MONDE.

Le morceau fort original qui suit est extrait d'un livre intitulé "Nouvelles et fantaisies humoristiques."

Et le monde fuira par le feu.

De toutes les questions qui intéressent l'homme, il n'en est pas de plus digne de ses recherches que celle des destinées de la planète qu'il habite. La géologie et l'histoire nous ont appris bien des choses sur le passé de la terre. Nous savons au juste, à quelques millions de siècles près, l'âge de notre globe; nous savons dans quel ordre de développements de la vie se sont progressivement manifestés et propagés à sa surface; nous savons à quelle époque l'homme est venu enfin s'asseoir à ce banquet de la vie préparé pour lui, et dont il avait fallu plusieurs milliers d'années pour mettre le couvert.

Nous savons tout cela, ou du moins nous croyons le savoir, ce qui revient exactement au même; mais si nous sommes fixés sur le passé, nous ne le sommes pas sur l'avenir. L'humanité n'en sait guère plus sur la durée probable de son existence, que chacun de nous n'en sait sur le nombre d'années qu'il lui reste à vivre:

La table est mise
La chère exquise
Que l'on se grise!
Trinquons mes amis!

Fort bien; mais en sommes-nous au potage, ou au dessert? Qui nous dit, hélas! qu'on ne va pas servir le café tout à l'heure?

Nous allons, nous allons, insouciants de l'avenir du monde, sans jamais nous demander si par hasard cette barque frêle qui nous porte à travers l'Océan de l'infini ne risque pas de chavirer tout à coup, ou si sa vieille coque, usée par le temps et détraquée par les agitations du voyage, n'a pas quelque voie d'eau par où la mort, goutte à goutte, s'infiltre dans cette carcasse, qui est la carcasse même de l'humanité, entendez-vous!

Le monde, c'est à dire pour nous le globe terrestre, n'a pas toujours existé. Il a commencé, donc il finira. Quand? voilà la question. Et tout d'abord demandons nous si le monde peut finir par un accident, par une perturbation des lois actuelles.

Nous ne saurions l'admettre. Une telle hypothèse, en effet, serait en contradiction absolue avec l'opinion que nous entendons soutenir dans ce travail. Il est dès lors bien clair que nous ne pouvons l'adopter.

Toute discussion serait en effet impossible si l'on admettait l'opinion qu'on s'est proposé de combattre.

Ainsi voilà un premier point parfaitement établi; la terre ne sera pas détruite par accident; elle finira par suite de l'action même des lois de sa vie actuelle; elle mourra, comme on dit, de sa belle mort.

Mais mourra-t-elle de vieillesse?

Mourra-t-elle de maladie?

Je n'hésite pas à répondre:—Non, elle ne mourra pas de vieillesse; oui, elle mourra de maladie; par suite d'excès.

J'ai dit que la terre finira par suite de l'action même des lois de sa vie actuelle. Il s'agit maintenant de rechercher quel est, de tous ces agents fonctionnant pour l'entretien de la vie du globe terrestre, celui qui est appelé à la détruire un jour.

Je le dis sans hésiter: cet agent, c'est celui-là même à qui la terre a dû primitivement son existence; c'est la chaleur. La chaleur boira la mer; la chaleur mangera la terre: et voici comment cela arrivera.

Un jour, regardant fonctionner les locomotives, j'admirais le merveilleux dessinateur à qui grand chimiste anglais qu'elle était la force qui faisait mouvoir ces machines. Le chimiste répondit: "C'est le soleil."

Et en effet tout la chaleur que nous mettons en liberté lorsque nous brûlons des combustibles végétaux, bois ou charbon, a été emmagasinée là par le soleil; un morceau de bois, un morceau de charbon, c'est donc, au pied de la lettre, autre chose qu'une conserve de rayons solaires. Que sera-ce si la population animale, si l'espèce humaine à son tour, suivent le même progrès? Que sera-ce si des transformations considérables, nées du développement même de la vie animale à la surface du globe, viennent modifier la structure des terrains, déplacer le bassin des mers, et rassembler l'humanité sur des continents à la fois plus fertiles et plus perméables à la chaleur solaire?

Or, c'est précisément ce qui va arriver. Lorsque on compare le monde à ce qu'il était autrefois, on est tout de suite frappé d'un fait qui saute aux yeux; ce fait, c'est le développement de la vie organique sur le globe. Depuis les sommets les plus élevés des montagnes jusqu'aux gouffres les plus profonds de la mer, des millions de millifards d'animalcules, d'animaux, de cryptogames ou de plantes supérieures travaillent jour et nuit, depuis des siècles, comme ont travaillé des foraminifères qui ont bâti la moitié de nos continents.

Ce travail allait assez vite déjà avant l'époque où l'homme apparut sur la terre. Mais depuis l'apparition de l'homme il s'est développé avec une rapidité qui va tous les jours s'accélérant. Tant que l'humanité est restée parquée sur deux ou trois points de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, on n'y a pas pris garde, parce que, sauf ces quelques foyers de coloanisation, la vie générale était encore à l'aise pour déverser sur les espaces libres le trop plein croumiid sur certains points de la terre civilisée; mais que la colonisation a peuplé de proche en proche des contrées jusqu'alors inhabitées et vierges de toute culture. Alors a commencé la première phase du progrès de la vie par l'action humaine; la phase agricole.

Qu'a marché dans ce sens pendant dix siècles environ. Mais on a découvert la houille, et bientôt de houille, et presque en même temps la chimie et la vapeur; la terre est entrée alors dans la phase industrielle, qui ne fait que commencer puisqu'elle n'a guère plus de soixante ans.

Il est évident, pour qui sait voir les choses, que depuis un demi-siècle, tout, bêtes et gens, tend à se multiplier, à foisonner, à pullular dans une proportion vraiment inquiétante.

On mange davantage, on boit davantage, on élève des vers à soie, on nourrit des volailles et on engraisse des bœufs.

En même temps, on plante de tous les côtés: on défriche, on invente des assolements fécondants et des cultures intensives, on compose des engrais artificiels qui doublent le rendement des terres; on ne se contente pas de ce que produit la terre, et on sème à pleines mains, dans nos rivières des saumons à cinq francs la dalle, et dans nos golfes, des huîtres à vingt-quatre sous la douzaine.

Pendant ce temps, on fait fermenter d'énormes quantités de vin, de bière, de cidre; on distille de véritables déluges d'eau-de-vie, et puis on brûle des millions de tonnes de houille, sans compter qu'on perfectionne incessamment les appareils de chauffage, qu'on enfonce de plus en plus les maisons, et qu'enfin on fabrique tous les jours à meilleur marché les étoffes de laine et de coton dont l'homme se sert pour se tenir chaud.

Avec tableau déjà suffisamment sombre, il convient d'ajouter les développements immensés de l'instruction publique qu'on peut considérer comme une source de lumière et de chaleur, car si elle n'en dégage pas par elle-même, elle en multiplie la production en donnant à l'homme les moyens de perfectionner et d'étendre son action sur la nature.

Voilà où nous en sommes; voilà où nous a conduit un demi siècle d'industrialisme; évidemment il y a dans tout cela des symptômes manifestes d'une exphérance prodigieuse, et on peut dire qu'avant cent ans d'ici la terre prendra du vente.

Alors commencera la redoutable période où l'excès de la production aura l'excès de la consommation, l'excès de la consommation l'excès de la chaleur, et l'excès de la chaleur la combustion spontanée de la terre et de tous ses habitants.

Il n'est pas difficile de prévoir la série des phénomènes qui conduiront le globe, de degrés en degrés, à cette catastrophe finale.

Voici donc ce qui va se passer. Pendant une dizaine de siècles, tout ira de mieux en mieux. L'industrie surtout marchera à pas de géant. On commencera d'abord par épuiser tous les gisements de houille; puis on épuisera les sources de pétrole; puis on abattra toutes les forêts; puis on brûlera directement l'oxigène de l'air et l'hydrogène de l'eau. A ce moment là, il y aura sur la surface du globe environ un milliard de machines à vapeur de mille chevaux en moyenne, soit mille milliards de chevaux-vapeur fonctionnant nuit et jour.

Tout travail physique est fait par des machines ou par des animaux; l'homme ne le connaît plus que sous la forme d'une gymnastique savante, pratiquée uniquement comme hygiène.

Mais tandis que ces machines lui vomissent incessamment des torrents de produits manufacturés, de ses mines agricoles sortiront flots pressés une foule de plusieurs plus compacte de moutons, de bœufs, de dindons, de porcs, de canards, de veaux et d'oies, tout cela crevant de graisse, bêlant, glouissant, mugissant, glougottant, grognant, nasillant, beuglant, s'étant et demandant à grands cris des consommateurs?

Or, sous l'influence d'une alimentation de plus en plus abondante, de plus en plus succulente, la fécondité des races brutes et des races animales va de jour en jour s'accroissant.

Les maisons s'élèvent étage par étage; on supprime d'abord les jardins, puis les cours. Les villes, puit les villages, commencent à projeter peu à peu des lignes de faubourgs dans toutes les directions; bientôt des lignes transversales réunissent ces rayons.

Le mouvement progresse: les villes voisines viennent à se toucher. Paris annexe Saint-Germain, Versailles, puis Beauvais, puis Châlons, puis Orléans, puis Tours; Marseille annexe Toulon, Draguignan, Nice, Carpentras, Nîmes, Montpellier; Bordeaux, Lyon et Lille se partagent le reste, et Paris finit par annexer Marseille, Lyon, Lille et Bordeaux.

Et de même dans toute l'Europe, de même dans les quatre autres parties du monde.

Mais en même temps s'accroît la population animale. Toutes les espèces inutiles ont disparu: il ne reste que des bœufs, des moutons, des chevaux et de la volaille. Or, pour nourrir tout cela il faut des espaces libres à cultiver, et la place commence à manquer.

On réserve alors quelques terrains pour la culture, on y entasse des engrais, et là, couchées au milieu d'herbages de six pieds de hauteur, on voit se rouler des races inouïes de moutons et de bœufs sans cornes et sans poils, sans queue, sans patter, sans os, et réduits par l'art de s'avoirs à n'être plus qu'un monstrueux beefsteak alimenté par quatre estomacs insatiables!

Pendant ce temps, dans l'hémisphère austral, une révolution formidable va s'accomplir. Que dis-je? A peine cinquante mille ans se sont écoulés et la voilà faite.

Les polypiers ont réuni ensemble tous les continents et toutes les îles de l'Océan Pacifique et des mers du Sud. L'Amérique, l'Europe, l'Afrique ont disparu sous les eaux de l'Océan; il n'en reste plus que quelques îles formées des derniers sommets des Alpes, des Pyrénées, des Buttes Montmartre, des Carpathes, de l'Atlas, des Cordillères; l'humanité, reculant peu à peu devant la mer, s'est répandue sur les plaines incommensurables que l'Océan a abandonnées.

Elle y a apporté sa civilisation foudroyante; déjà, comme sur les anciens continents, l'espace commence à lui manquer.

La voilà dans ses derniers retranchements; c'est là qu'elle va lutter contre l'envahissement de la vie animale.

C'est là qu'elle va périr!

Elle est sur un terrain calcaire; elle fait passer incessamment à l'état de chaux une masse énorme de matières animalisées; cette masse exposée aux rayons d'un soleil torride, emmagasine incessamment de nouvelles nuées de chaleur, pendant que le fonctionnement des machines, la combustion des foyers et le développement de la chaleur animale, élèvent incessamment la température ambiante.

Et pendant ce temps la production animale continue à s'accroître; et il arrive un moment où l'équilibre étant rompu, il devient manifeste que la production va dépasser la consommation. Alors commence à se former, sur l'écorce du globe, d'abord presque une pellicule, puis une couche appréciable de détritus irréductible; la terre est entrée de vie.

La fermentation commence.

Le thermomètre monte, le baromètre descend, l'hygromètre marche vers zéro. Les fleurs se fanent, les feuilles jaunissent, les parchemins se recroquevillent: tout étoile et devient cassant.

Les animaux diminuent par l'effet de l'évaporation. L'homme à son tour maigrit et se dessèche; tous les tempéraments se fondent en un seul, le bilieux; et le dernier des lymphatiques offre avec larmes sa fille et cent millions de dot au dernier des scrofuleux, qui n'a pas un sou de fortune, et qui refuse par orgueil.

La chaleur augmente et les sources tarissent. Les porteurs d'eau s'élèvent par degrés au rang de capitalistes, puis de millionnaires, si bien que la charge de grand porteur d'eau du prince finit par devenir une des premières dignités de l'Etat. Toutes les bassesses, toutes les infamies qu'on voit faire aujourd'hui pour une pièce d'or, on les fait pour un verre d'eau, et l'amour lui-même, abandonnant ses carquois et ses flèches, les remplace par une carafe frappée.

Dans cette atmosphère torride, un morceau de glace se paye par vingt fois son poids de diamants! L'empereur d'Autriche, dans un accès d'aliénation mentale, se fait faire un tutti frutti qui lui coûte une année de la liste civile!!! Un savant fait une fortune colossale en obtenant un hectolitre d'eau fraîche à 45 degrés!!!!

Les ruisseaux se dessèchent; les écrevisses, se bousculant tumultueusement pour courir après ces filets d'eau tiède qui leur abandonnent, changent, chemin faisant, de couleur, et tournent à l'écarlate.

Les poissons, le cœur affadi et la vessie natatoire distendue, se laissent aller vers les fleuves, le ventre en l'air et la nageoire inerte.

Et l'espèce humaine commence à s'affoler visiblement. Des passions étrangeres, des colères inouïes, des amours foudroyantes, des plaisirs insensés, font de la vie une série de détonations furieuses, ou plutôt une explosion continue, qui, commence à la naissance et qui ne fit qu'à la mort. Dans ce monde torréfié par une combustion implacable, tout est roussi, craquelé, grillé, rôti, et après l'eau, qui s'évapore, on sent diminuer l'air, qui se raréfie.

Effroyable calamité! les rivières à leur tour et les fleuves ont disparu: les mers commencent à tiédir, puis à s'échauffer: les voilà qui déjà nijotent comme sur un feu doux.

D'abord les petits poissons, asphyxiés, montrent leur ventre à la surface; viennent ensuite les aiguer, que la chaleur a détachées du fond; enfin, s'élèvent, cuits au bleu et rendant leur graisse par larges taches, les requins les baleines, et la prunève énorme, et le kraken cru fabuleux, et le serpent de mer trop contesté; et des graisses, de ces herbes et de ces poissons cuits ensemble, l'Océan qui fume fait une incommensurable bouillabaisse.

Une écœurante odeur de lonisine se répand sur toute la terre habitée; elle y regne un siècle à peine: l'Océan s'évapore et ne laisse plus de son existence, d'autre trace que des côtes de poissons éparses sur des plaines désertes.

La fin commence.

Sous la triple influence de la chaleur, de l'asphyxie et de la dessication, l'espèce humaine s'anéantit peu à peu: l'homme s'efrite, s'écaille, et au moindre choc tombe par morceaux.

Il ne lui reste plus, pour remplacer les légumes, que quelques plantes métalliques qu'il parvient à faire pousser à force de arrosoirs de vitriol! Pour étancher la soif qui le dévore, pour ranimer son système nerveux calciné, pour liquéfier son albumine qui se coagule, il n'a plus d'autres liquides que l'acide sulfurique ou l'eau-forte.

Vains efforts.

A chaque souffle de vent qui vient agiter cette atmosphère anhydre, des milliers de créatures humaines sont desséchées instantanément; et le cavalier sur son cheval, l'avocat à la barre, le juge sur son siège, l'acrobate sur sa corde, l'ouvrière à sa fenêtre, le roi sur son trône, s'arrêtent immobiles!

Et alors vient le dernier jour.

Ils ne sont plus que trente sept, errant comme des spectres d'amadou au milieu d'une population effroyable de momies qui les regardent avec des yeux semblables à des raisins de Corinthe.

Et ils se prennent les mains, et ils commencent une ronde furieuse, et à chaque tour un des danseurs trébuche et tombe mort avec un bruit sec. Et trente-sixième tour fini, le survivant demeure seul en face de ce monceau misérable où sont rassemblés les derniers débris de la race humaine!

Il jette un dernier regard sur la terre: il lui dit adieu au nom de tous, et de ses pauvres yeux brûlés tombe une larme, la dernière larme de l'humanité. Il recueille dans sa main, il la boit, et il meurt en regardant le ciel.

Pouf!!!

Une petite flamme bleuâtre s'élève en tremblotant; puis deux, puis trois, puis mille. Le globe entier s'embrase, brûle un instant, s'éteint. Tout est fini, la terre est morte.

.....

Morte et glacée, elle roule tristement, dans les déserts silencieux de l'infini; et de tant de beauté, de tant de gloire, de tant de joies, de tant de larmes, de tant d'amour, il ne reste que quelque chose, une pierre calcinée, errant misérable à travers les sphères lumineuses des mondes nouveaux.

Adieu terre! Adieu, souvenirs touchants de nos histoires, de notre génie, de nos douleurs et de nos amours! Adieu nature, toi dont la majesté douce et sereine, nous consolait si bien de nos souffrances! Adieu, bois frais et sombres, où pendant de belles nuits d'été, à la lumière argentée de la lune, on entendait chanter le rossignol. Adieu, créatures terribles et charmantes qui meniez le monde avec une larme ou un sourire, et que nous appelions de noms si doux! Ah! puisqu'il ne reste plus rien de vous, tout est bien fini. La terre est morte.

MÉRINOS.

Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.
Bonheur à la Loterie.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.—L'élégant et nouveau magasin de musique et pianos de M. P. Werlein, au No 185 rue du Canal, continue à être le rendez vous du monde musical. Cet établissement est foulé du matin jusqu'au soir de visiteurs et d'acheteurs, ce qui prouve la grande popularité de cette maison qui s'est toujours distinguée par la modération de ses prix et les conditions favorables qu'elle fait aux acheteurs. M. Werlein est seul à vendre ici ces fameux pianos de Chickering qui par leur sonorité, leur force, l'élasticité de leurs touches et leur durabilité extraordinaire n'ont pas de supérieure. On trouve aussi dans son vaste magasin les pianos élégants de Hardman, qui ont toutes les qualités des pianos de première classe et se vendent à un prix très modique. M. Werlein, qui a un assortiment vaste et complet d'instruments de musique, tera toujours charmé de recevoir la visite de nos citoyens quand même ils n'achèteraient pas.

PARDESSUS, HABILLEMENTS, ETC.—Ceux qui ont tardé à faire leurs achats d'hiver, n'ont plus de temps à perdre, car Borée vient de déchaîner sur nous ses bises glaciales. Qu'ils aillent donc au magasin des "Cent mille paletots" rue de la Vieille Levée 195, 197 et 199. Ils pourront profiter d'une occasion extraordinaire que ce magasin offre à sa clientèle. On peut d'ailleurs s'habiller des pieds à la tête chez M. Michel Lion, au meilleur marché possible. Voir son annonce.

$30,000.
$50,000.
$100,000.
Sont les trois gros lots.
$20,000.
$50,000.
$100,000.
Sont les trois gros lots
Au tirage extraordinair
De la Loterie de la Louisiane.

FEUILLETON.

LE FILLEUL D'UN MARQUIS

—PAR—

ANDRE THEURIET.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite)

Ils étaient encore en proie à la stupeur qui avait suivi ce coup de foudre, quand une lettre de Mademoiselle Husson rappela Sophie à Juvigny. La tante Constance souffrait d'une indisposition assez grave, et le boulanger, fort ennuyé, insistait pour que sa sœur vînt soigner la malade et prendre provisoirement la direction de l'atelier. Mlle Husson hésitait; ce fut Laurent qui la pressa de partir. La solitude ne l'effrayait pas; au contraire, dans les dispositions où il était, il trouvait une âpre volupté à élever autour de lui un mur d'isolement et de silence. Sophie s'éloigna donc, le cœur gros, et le docteur resta seul à ruminer son chagrin et ses rancunes.

Ce n'était pas la première fois qu'il tâtonnait à la mauvaise fortune; il avait déjà été secoué par la rude poigne de la désillusion, et on aurait peut-être dû s'attendre à le trouver plus cuirassé de froideur et de méfiance. Mais depuis trois ans tout lui avait si merveilleusement réussi qu'il s'était peu à peu déshabitué de lutter et de souffrir. Il ressemblait à ces peuples, gâtés par la prospérité et la paix, qui ne savent plus se battre lorsqu'ils se retrouvent tout à coup lancés en pleine guerre. L'amour de Valentine lui était apparu comme le couronnement délicieux de sa vie de jeunesse. La chère petite "fleur de vigne" était pour lui le symbole de bonheur calme, intime, sous lequel on rêve d'abriter son âge mûr. Epouser Valentine, passer le reste de sa vie avec elle dans la maisonnette de Sermaize, c'était pour lui la félicité la plus douce et en apparence si à la portée de la main!... Et voilà que ce rêve de bonheur s'était évanoui comme une bulle de savon qui se heurte à l'angle d'un mur! La méchanceté avait voulu que cette jeune fille à l'esprit si droit, si large et si sensé, eût pour père un bourgeois sentencieux, bourré de phrases creuses et de préjugés plats. Cet obstacle ridicule, jeté au travers de son bonheur, avait exaspéré Laurent; moins docile qu'autrefois, il se cabrait violemment contre cette résistance inique, et une rage sourde bouillonnait au fond de son cœur. Il rendait la société tout entière responsable de ses déboires, et il se révoltait contre l'injustice de ce vulgaire troupeau d'intelligences étriquées qui forment l'opinion publique. Les fumées de sa colère étaient si épaisses qu'elles obscurcissaient jusqu'à l'image bien-aimée de celle dont la perte avait déterminé cette explosion de cœur roux. Par moments, son amour pour Valentine semblait moins fort que la haine qu'il concevait pour le reste du monde. A mesure que le charme de la petite fée aux yeux clairs paraissait s'affaiblir, Laurent sentait croître en lui, comme une poussée de mauvaises herbes, tous les fermens de perversité qui dorment au fond de l'animal humain. Les pensées élevées et généreuses faisaient place à je ne sais quels malfaisans désirs de vengeance. Décidément Sophie Husson avait eu tort de s'éloigner, et la solitude était pour lui une mauvaise conseillère. Maintenant il ne rêvait rien moins que de faire payer cèl pour cèl et dent pour dent à cette société exclusive et mesquine qui le traitait en paria—Ah! ils murmurait-il entre ses dents, ah! messieurs les bourgeois, vous me mettez hors la loi!.... Eh bien! soit; mais que vos femmes ou vos filles ne me tombent jamais sous la main, car désormais je prendrai sans scrupule mon plaisir à vos dépens; vos lois ne me regardent plus, et je me moque de votre morale à double visage!....

C'était dans ces belles dispositions d'esprit qu'il était parti ce matin pour visiter ses malades, et qu'il cheminait le long de la route de la source. La nuit avait été pluvieuse. De loin en loin, de rares buvetes matinaux s'enfonçaient lugubrement dans la brume. Alors rôdé par ses pensées amères, le docteur marchait lentement, quand il entendit derrière lui le bruissement d'une jupe; il se retourna, et, avant qu'il eût songé à fermer ses yeux, il fut frôlé par une haleine qui le dévisagea presqu'à la voilé et le dépassa rapidement. Cette indiscrète investigation avait été si prompte que Laurent n'eut pas même le temps d'entrevoir les traits de la personne qui venait de le regarder sous le nez d'une façon aussi peu cérémonieuse. Elle était déjà à vingt pas en avant, et tout ce qu'il pouvait voir maintenant, c'était un capulet rouge tombant à longs plis sur une taille très élégante et une ample jupe blanche effleurant de son ourlet le sable humide. L'étrangère s'éloignait d'un pas léger et harmonieusement rhythmé. La brise chiffonnait à peine un large bord du capulet ourlé par l'humidité, le corsage dessinait mollement la cambrure de la taille, sur la rondeur des hanches la jupe bouffait et se soulevait avec des frisonnemens voluptueux, et l'œil pouvait suivre par derrière la courbe ondoyante d'une pure ligne serpentine allant du sommet de la tête à la traîne de la robe. Il y avait dans l'ensemble de cette fuyante promenoise un accent d'impérieuse beauté, un mystère hautain et provocant, qui tira le docteur du fond de ses rêveries chagrines et réveilla sa curiosité endormie, comme la saveur piquante de certaines assaisonnemens excite l'appétit d'un dîneur fatigué. Il le regarda attentivement fuir sous les platanes; elle s'arrêta tout à coup devant une maison de campagne, connue dans le pays sous le nom de l'*Espaliérie*, et, tonde d'ordinaire peu jalouse à la vue de quelque riche famille de baigneurs. L'inconnue secoua les plis de sa jupe mouillée, tourna encore une fois d'un air curieux vers Laurent sa tête regrettée, dont la brume ne permettait pas de distinguer les traits, et disparut derrière la grille.

Vers le soir, en rentrant chez lui, le docteur trouva devant l'Espaliérie. La maison était masquée à demi par les ombrifeuilles de la grille et les massifs d'un jardin anglais qui l'entourrait. Les jalousies étaient baissées, mais l'une des croisées était ouverte, laissant s'échapper au dehors la musique d'un piano. Quel qu'un; —l'inconnue sans doute,—jouait la valse des *Roses*, fort à la mode en ce temps-là. Laurent prêtait le pas, et longtemps encore les notes de cette valse tantôt bruyante et tantôt langoureuse le poursuivirent dans son chemin. Quand il arriva chez lui, le crépuscule tombait, le ciel était toujours pluvieux, et il faisait fort sombre dans son cabinet de travail. En attendant qu'on lui apprêtât son souper, il s'assit sur le bord de sa fenêtre ouverte et resta occupé à rêvasser, tout en écoutant les gouttes d'eau rouler sur les feuilles avec un bruit mélancolique. Il songea d'abord à Valentine et au temps où il s'en revenait de Robert-Espagne, à pareille heure, ramenant ses souvenirs et faisant de beaux projets; il lui semblait qu'il y avait des années entre cette époque heureuse et le temps présent. Maintenant Robert-Espagne lui faisait effet d'un paradis perdu, et il n'osait plus franchir la forêt qui l'en séparait.... Tandis qu'il se railliait lui-même de repenser encore à ces choses qui ne lui appartaient plus que des rodomontades d'amertume, son odorat fut frappé d'un singulier parfum de vanille et d'amande qui réveillait en lui une obscure sensation d'autrefois. Où avait-il respiré jadis cette odeur compliquée, à la fois irritante et suave? Et à cette heure, d'où lui venait ce mystérieux parfum? Il pensa au tête-à-tête hors de la croisée; il n'y avait dans les massifs que des arbres verts et des fleurs sans odeur; ce n'était donc pas le jardin qui lui envoyait cette senteur pénétrante. Il se mit à marcher dans son cabinet en entêtéfiné l'odeur semblait le suivre, et l'air intérieur en était imprégné. Il frotta brusquement une allumette, alluma une bougie et aperçut sur son bureau, dans un grand vase, un luxurieux bouquet de chèvrefeuilles et de reines des prés. Ce n'était pas une hallucination: Les fleurs étaient bien là, étalant, sous la lumière tremblante des bougies, leurs corymbes roses et leurs aigrettes pâles. Près du vase, il y avait une enveloppe cachetée; Laurent la déchira d'un doigt impatient, croyant y trouver le mot de l'énigme; elle contenait simplement le programme imprimé d'un concert qui devait avoir lieu le soir même au casino. Il appela sa servante et n'en put rien tirer, si ce n'est que le bouquet et le pli cacheté avaient été apportés pour "monsieur le docteur" par un petit paysan.

L'étonnement de Laurent redoublait. Il se fit servir rapidement à dîner, changea de toilette et se rendit au casino, supposant bien qu'entre l'envoi du bouquet anonyme et le programme du concert il y avait une mystérieuse corrélation, et que là-bas il saurait à quoi s'en tenir sur cette singulière aventure.

Il n'eut pas longtemps à chercher, et dès qu'il entra dans la salle du concert, il eut pleine satisfaction.—Au premier rang des fauteuils, se détachant du groupe des toilettes bourgeoises comme une aristocratique fleur de serre au milieu d'un bouquet de pivoines et d'œillets d'Inde, Berthe Fontenille, en pour parler plus correctement Mme Sainte-Marie de Brienlles, était dédaigneusement assise. Laurent la reconnut dès l'entrée, et une subite rougeur lui monta aux joues. Pourtant il fut assez maître de lui pour dissimuler son émotion, il passa près d'elle sans avoir l'air de la remarquer, distribua çà et là quelques poignées de main, et se hâta de se retirer sur le balcon qui regnait en long des fenêtres de la salle. Une fois là, dans l'obscurité, il ne put résister à la tentation, et il se retourna pour examiner la nouvelle venue.—Vêtue d'une robe de faille blanche, à la jupe ample et traînante, elle avait pour parure un haut peigne de corail dont les perles formaient comme un diadème dans ses cheveux noirs; à l'un des coins de l'échancrure carrée de son corsage, un bouquet de géraniums rouges jetait sa note éclatante. Elle était blanche comme un lis. Ses yeux bleus étaient toujours perlidement voilés par l'épaisseur des cils baissés, et sur ses lèvres vermeilles le même sourire inquiétant errait avec un accent plus sardonique encore que par le passé. Bien qu'elle eût maintenant vingt-sept ans et que sa beauté fît en pleine fleur, son visage avait gardé ce velouté virginal et cette expression d'ignorante sérénité qu'on ne rencontre guère sur les traits des femmes mariées. Il semblait à Laurent que le temps n'avait pas marché, qu'il retrouvait Berthe Fontenille telle qu'au matin où il l'avait quittée et où elle ne s'appelait pas encore Mme de Brienlles.—Que venait-elle faire à Sermaize? Que signifiait l'envoi de ce bouquet dont le parfum lui rappelait leur promenade en bateau sur la Bienne?

Etait-ce une audacieuse mystification, et de quel droit venait-elle le narguer au fond de la retraite qu'il avait choisie?...

Il tourna le dos aux fenêtres, et, s'accoudant à la balustrade du balcon, en face de la campagne endormie, il essaya de mettre un peu d'ordre dans les pensées qui l'agitaient.—Au fond de la salle, l'orchestre jouait le *brindisi* de la *Traviata*; sa musique de Verdi, sensuelle, passionnée et maladive, loin de le calmer, ajoutait encore à son trouble. Les notes vibrantes de cette mélodie de l'amour inassouvi éveillaient en lui tout un chœur de désirs ardens et non satisfaits. Tandis qu'il restait immobile et comme noyé dans les ondes sonores de cette musique, un flot d'étoffe soyeuse et frôlante frissonna derrière lui, dans l'embrasure d'une fenêtre, et tout à coup une forme blanche vint, avec des mouvemens ondulens, s'accouder à la balustrade du balcon. Il entendit pâlitoir comme un bruit d'ailes un éventail agité par une main nerveuse.—Bonsoir, monsieur Husson, dit en même temps une voix mordante, pourquoi ne vous a-t-on plus reconnaître vos anciens amis?

Il releva brusquement la tête. Les yeux de Berthe lusaient dans la nuit et le regardaient d'un air moqueur. Déconcerté, il s'inclina en balbutiant quelques mots d'excuse.

—Ne prétendez point ne m'avoir pas vue, poursuivit-elle, je sais fort bien le contraire.... J'espérais que vous viendriez au moins me demander des nouvelles des Isletites.

—Je n'attends point de nouvelles des Isletites, répondit brièvement le docteur.

—Au fait, Mlle Bastienne doit vous tenir au courant, car je crois que vous vous voyez toujours!

La voix de Berthe avait une intonation railleuse qui réveillait l'irritation de Laurent.—Oui, madame, répliqua-t-il, et c'est ce qui vous explique pourquoi j'ai jugé inutile de vous déranger.

—Ce n'est guère aimable, ce que vous dites là..... Quant à moi, j'estime qu'on n'a pas trop d'amis en ce monde pour les négliger quand on les retrouve, et c'est ce qui vous explique pourquoi j'ai en l'indiscrétion de *vous déranger*..... Vous voyez, j'ai meilleur caractère que vous, ajouta-t-elle en posant sa main gantée sur le balcon, à côté de celle de Laurent.

Pourquoi la vue de cette petite main aristocratique agit-elle comme un calmant sur l'irritation du docteur?.... Ses nerfs se détendirent comme par enchantement, et il eut honte de sa rancune.

—Amis, répéta-t-il en se réveillant comme d'un rêve; nous avons eu l'être un moment..... pour nous nous l'être encore?

—C'est une question que vous vous poser à vous-même, repartit Berthe avec de câlines inflexions de voix; moi, je suis restée ce que j'étais quand vous m'avez connu aux Isletites, et je ne demande pourquoi vous auriez changé.

—Vous vous le demandez? s'exclama Laurent stupéfait; ne s'est-il donc rien passé depuis lors!.....

—Rien! murmura-t-elle en haussant légèrement les épaules, rien du moins qui ait pu altérer mon affectueuse estime pour votre caractère.

Laurent secoua la tête.—Etes-vous seule? s'enquit-il avec une nuance ironique.

—Seule.....avec ma femme de chambre.

—Et M. de Brienlles?

—M. de Brienlles est resté en Argonne avec ses livres de théologie.... Oh! il n'a pas changé non plus, lui! et il lui est fort indifférent que je sois au Neufour ou à Sermaize.

—Ah!.....mais pourquoi à Sermaize? Etes-vous malade?

—Oui et non.....ma plus sérieuse maladie, c'est l'ennui..... Pour cela, oui, je m'ennuie!

Elle étira ses bras dans l'air humide et les laissa retomber sur le balcon avec une expression de lassitude qui n'avait rien de joué. Cette plainte qui, contrairement aux habitudes de Berthe, avait jailli du cœur aux lèvres sans être prudemment modifiée en route, s'exhala avec un tel accent de vérité que Laurent en fut saisi. Ses défiances s'assoupirent; il se sentit plus disposé à s'attendrir. Ce cri de douleur, jeté soudain dans la nuit, en disait long sur le compte de cette mariée de trois ans. Il sembla au jeune docteur, à la douteuse lueur de la lune, qu'il avait lire sur les lèvres moqueuses et dans les yeux foyans de Berthe la mélancolique histoire de ces trois années, faites de tristes nuits et de journées monotones. Si je puis quelque chose, murmura-t-il, pour rendre votre séjour ici moins ennuyeux, je me mets entièrement à votre disposition.

(A continuer.)

LOI

Pour la protection du gibier, des animaux et des oiseaux dans l'Etat de la Louisiane.

Section 1.—Le Sénat et la Chambre des représentans de l'Etat de la Louisiane, en assemblée générale, décrètent: Qu'il sera illégal dans cet Etat, de prendre, de tuer, de poursuivre dans l'intention de prendre ou de tuer, un chevreuil, un daim ou une biche sauvage. Pavoir en possession après l'avoir pris ou tué, du premier jour de février au premier jour d'août de chaque année—sous peine d'une amende de vingt-cinq piastres pour chaque contravention.

Sec. 2.—Décrètent de plus: Que personne ne devra prendre, tuer, poursuivre dans l'intention de prendre ou de tuer, ou avoir en sa possession après l'avoir pris ou tué, un dindon ou une dinde sauvage, du premier jour d'avril au premier jour de septembre de chaque année—sous peine d'une amende qui ne devra pas être de moins de cinq piastres et de plus de vingt-cinq piastres pour chaque contravention.

Sec. 3.—Décrètent de plus: Que personne ne devra prendre, tuer, poursuivre dans l'intention de prendre ou de tuer, ou avoir en sa possession après l'avoir pris ou tué, un whippoorwille, un moineau, le pinson, un oriole, un oiseau bleu, une hirondelle, une huîotte ou un étourneau, excepté quand ces oiseaux détruisent la récolte de fruits ou de grains—sous peine d'une amende qui ne devra pas être de moins de cinq piastres ni de plus de vingt-cinq piastres pour chaque contravention.

Sec. 5.—Décrètent de plus: Que personne ne devra enlever ou détruire le nid ou les œufs d'un oiseau sauvage quelconque, excepté ceux des oiseaux sauvages nuisibles et qui détruisent le gibier et les oiseaux insectivores—sous peine d'une amende qui ne devra pas être de moins de cinq piastres et de plus de vingt-cinq piastres pour chaque contravention.

Sec. 6.—Décrètent de plus: Que personne ne devra prendre, à l'aide de trappes ou de filets, tuer, poursuivre dans l'intention de prendre ou de tuer, ou avoir en sa possession, à une époque quelconque de l'année, aucun oiseau chanteur—particulièrement le moineau—excepté les oiseaux apprivoisés, à moins que les oiseaux ne soient pris à l'aide de trappes ou de filets dans le but de les apprivoiser—sous peine d'une amende qui ne devra pas être de moins de cinq piastres et de plus de vingt-cinq piastres pour chaque contravention, à moins que ces oiseaux ne soient nuisibles à la récolte de fruits ou à celle de grains.

Sec. 7—Décrètent de plus: Que la possession des animaux ou des oiseaux (excepté les apprivoisés) que cette loi a pour but de protéger, en des époques où il est par la présente, défendu de les tuer ou de les poursuivre, sera une preuve *prima facie* que les dits animaux ont été illégalement pris ou tués et que la possession en est illégale.

Sec. 8.—Décrètent de plus: Que toute personne qui exposera en vente un des animaux ou des oiseaux que cette loi a pour but de protéger, aux époques où il est défendu de les prendre et de les tuer, sera pour chaque animal ou oiseau excepté les apprivoisés) exposé en vente, sera sujet à la pénalité imposée ci-après, à quiconque tuera un tel animal ou un oiseau contrairement à la loi.

Sec. 9.—Décrètent de plus: Que le fait de prendre, tuer ou avoir en sa possession, en violation de la loi, des animaux ou des oiseaux que cette loi a pour but de protéger constituera une contravention